

QUELQUES RÉFLEXIONS POUR UNE CRITIQUE DE LA POST- MODERNITÉ

Emmanuel PISANI

Publié dans *Aspects sociologiques*, vol 4, no 1-2, mai 1996, pp. 62-65.

Sans prétendre à l'exhaustivité, ce texte a pour objectif de dresser un rapide aperçu de la littérature sociologique concernant le concept théorique de « postmodernité ». À l'heure où nombreux soulignent les transformations sociétales de la contemporanéité, certains sociologues cherchent à construire une théorie de la post-modernité. C'est de cette théorie que nous voulons rendre compte en élaborant quelques pistes de réflexions et de critiques, qui espérons le susciteront débat et discussions. D'emblée, il nous faut préciser que ce travail s'inscrit dans la tradition méthodologique wébérienne. Nous n'entendons pas établir une recherche empirique à la façon de Gurvitch, mais, reprenant la méthode de l'idéal-type, nous entendons construire et dé-construire un concept théorique récent et en mesurer son acuité heuristique. Animés du désir de rigueur et de précision scientifique, nous nous sommes attachés à recourir à un vocabulaire précis. Loin d'accroître l'inintelligibilité du texte, celui-ci doit, au contraire, assurer la compréhension analytique d'un concept indubitablement nébuleux.

Le monde connaît une mutation accélérée où les repères analytiques et théoriques semblent se dissoudre progressivement laissant place à un univers sociétal radicalement nouveau. Afin de souligner cette métamorphose, nombreux sont les auteurs qui évoquent la fin de l'histoire (FUKUYAMA, 1991), la fin de la démocratie (GUEHENNO, 1992), la fin de la religion¹, signes distinctifs de la fin de la modernité (VATTIMO, 1987). Nous assisterions, selon ces auteurs, à une transformation notoire du paradigme sociétal qui

¹ On se référera à l'ensemble des théories de la sécularisation dont on trouve une expression à travers la thèse de l'éclipse du sacré, sous la plume du sociologue italien Savino ACQUIVA. On pourra consulter l'ouvrage synthétique d'Olivier TSCHANNEN, *Les théories de la sécularisation*, Genève, Fides, 1992.

s'était imposé en Occident depuis la Renaissance et qui traduisait l'essor continu, autonome, auto-explicatif et auto-suffisant de la rationalité instrumentale dans le champ pluriel des relations et des rapports sociaux. Nous serions entrés dans l'ère d'une nouvelle civilisation, dont les contours encore flous laissent présager un avenir radieux pour la recherche en sciences sociales (MAFFESSOLI, 1985).

L'idée est devenue commune à de nombreux sociologues qu'il s'agisse de Michel Maffesoli, Georges Balandier, Marc Augé, Anthony Giddens ou encore le politologue Jacques Zylberberg. Pourtant, la présentation systématique de leurs conceptions et définitions de la post-modernité laisse entrevoir une certaine confusion analytique qu'il conviendra de critiquer et dépasser.

Dans cette perspective, nous présenterons schématiquement et sur le mode de l'idéal-type, les caractéristiques et les singularités du paradigme sociétal post-moderne selon plusieurs de ces auteurs. Dans un deuxième temps, nous soulignerons les carences des idéologiques post-modernes, et nous tenterons d'unir la modernité et son évolution contemporaine autour du concept de « néo-modernité ».

Les sociologues de la post-modernité, Maffesoli et la tribalisation du monde

Pour Michel Maffesoli, la post-modernité traduit la mise en place d'une nouvelle esthétique centrée sur l'affect, l'émotionnel, l'effervescence et dont on trouve une expression contemporaine dans la reviviscence des formes de rassemblements musicaux, sportifs, consommatoires et religieux. L'auteur écrit : « Tous les points forts à partir desquels la modernité avait conçu les rapports sociaux : individu, identité, organisations contractuelles, attitude projective, laissent la place à une autre réalité beaucoup plus confuse, sensible, émotionnelle, aux contours peu définis et à l'ambiance évanescence » (MAFFESOLI, 1992, p. 292). Ainsi, la logique d'identification a supplanté la logique d'identité. À l'individu moderne a succédé la personne post-moderne, qui se construit un ensemble de masques qui lui permet d'incarner des rôles pluriels au sein de l'espace-temps. C'est en ce sens que nous expliquons la frénésie moyenâgeuse, qui permet aux acteurs sociaux de revêtir des visages différents, de jouer des rôles diversifiés. Le bureaucrate devient soudainement un moine ou un serf. Son existence sociale se trouve ainsi « réenchantée » par sa participation à diverses activités qui lui offrent les moyens de présenter des visages renouvelés.

Balandier et le désordre chaotique

Poursuivant l'anthropologie du monde moderne, Georges Balandier introduit la post-modernité pour décrire la « complexification de la complexité ». Le décryptage sociologique du monde conduit l'anthropologue à relever le caractère profondément hypernomique et chaotique du sociétal, dans la mesure où l'accélération du progrès scientifique ouvre la porte à de nouveaux mondes (de la communication, du virtuel), à une nouvelle planète (celle des images) et à de nouvelles conquêtes (notamment celle du

vivant) (BALANDIER, 1992). La société post-moderne souffre par ailleurs d'excès, de surplus, d'« encombrement », ce qui favorise la fragmentation du sociétal et l'émergence d'une « socialité moléculaire », où l'action des masses devient imprévisible et où les instruments traditionnels de régulation et d'institutionnalisation du conflit deviennent inopérants. L'étude du déclin de partis politiques et de la thématique sociologique des nouveaux mouvements sociaux² est une expression de cette sociabilité mobile, mouvante et indubitablement déroutante pour les institutions traditionnelles. De même, les recherches entreprises sur le croire et les croyances religieuses sont révélatrices de cette dynamique post-moderne. Le déclin des institutions religieuses et le déplacement du sacré, son corollaire traduisent une « fétichisation du monde » où l'individu est livré à un ensemble de produits religieux fortement différenciés et de nature intégralité.

Giddens et l'intensification de la modernité

De même, pour Anthony Giddens (GIDDENS, 1994), la notion de post-modernité illustre l'idée selon laquelle nos sociétés contemporaines seraient entrées dans une époque nouvelle. Alors que l'auteur se prononce pour la notion de « modernité avancée », il n'en demeure pas moins que le sociologue s'attache à construire analytiquement le concept de « post-modernité ». Idéalement, la post-modernité présente chez Giddens cinq caractéristiques principales :

- La post-modernité est marquée par le développement des institutions de la modernité, ce qui crée un sentiment de fragmentation et de dispersion;
- La mondialisation et la globalisation impliquent une « dé-localisation » du social. Giddens se réfère au concept goffmanien de « systèmes experts » pour définir les systèmes qui distancient les relations sociales de leur contexte immédiat. La voiture, l'avion, le TGV mais aussi l'argent sont autant d'instruments modernes d'extraction des relations sociales. Parallèlement, et dans une logique dialectique, la globalisation s'accompagne d'un processus de « re-localisation ». Il s'exprime par l'enracinement et plus exactement par l'engagement d'un individu dans un cadre spatio-temporel local. Le renforcement des revendications d'autonomie locale et d'identité culturelle fait partie de ce mouvement;
- La réflexivité de la modernité participe également à la logique de la post-modernité. Elle engendre une négation des traits propres à la modernité. Ainsi, la raison qui a semblé avoir remplacé les valeurs traditionnelles, du moins lorsque nous la considérons comme l'acquisition d'un certain savoir, est subvertie par la réflexivité de la modernité. La post-modernité est l'avènement de la « fin des certitudes »; tout peut désormais être remis en question, et même les sciences les plus dures comme les mathématiques sont concernées par le phénomène. Face à ce sentiment d'impuissance, Giddens considère que seule l'action peut permettre aux individus de se réaliser. La post-modernité en ce sens ne se traduit pas par un désengagement des citoyens, mais par la création de nouvelles formes de participation.

² On aura recours en particulier aux écrits d'Alberto MELUCCI : MELUCCI A., « Mouvements sociaux, mouvements post-politiques ». Revue internationale d'action communautaire, 10/50, 1983; et «The Svmholic Challenge of Contemporary Move- ments», Social Research, 52, 4 1985.

- La vie quotidienne est considérée comme un complexe actif de réactions à des « systèmes abstraits », impliquant l'appropriation en même temps que la perte;
- Enfin, l'engagement politique est rendu possible au niveau local et mondial. Il y a donc extension des possibilités d'action.

Zylberberg et la radicalisation des entreprises de la modernité

Pour Jacques Zylberberg (ZYLBERBERG, 1992), la post-modernité est un processus de radicalisation des entreprises de la modernité, qu'il s'agisse de l'entreprise capitaliste, de l'entreprise étatique, de l'entreprise démocratique ou encore de ce que nous appellerons l'entreprise techno-scientifique.

-La post-modernité est l'effritement de la « domination bourgeoise sociale démocrate ». Elle met en lumière le passage d'une démocratie bourgeoise à une démocratie technique, fondée sur le travail des techniciens du politique (ZYLBERBERG, 1979).

-Elle est marquée par l'autonomisation des organisations du contrôle vis-à-vis de leurs membres;

-C'est aussi l'autonomisation des membres vis-à-vis de leur organisation;

-Le refus de la science et parallèlement, la divinisation de la technique;

-La révolution des communications : on retrouve ici l'idée de globalisation et d'intensification des messageries. En empruntant une formule de Michel SERRES (SERRES, 1992), on pourrait dire que la post-modernité est l'« ère de l'air ».

-La coexistence de tous les espaces des hommes de toutes origines et de tous les temps dans chaque lien social.

-La crise de légitimité des organisations établies de contrôle social, étant donné les difficultés d'intégration dans la modernité et la post-modernité, la rareté des ressources et la scission élites-masses.

Éléments critiques de la pensée post-moderne. Une pensée nébuleuse et paradoxale

La pensée post-moderne est paradoxale, et à notre sens, le concept propice à une nébuleuse des définitions, doit être utilisé avec précaution. La modernité dans la capacité à former, dé-former et reformer sans cesse les relations sociales et les rapports sociaux avait introduit une césure épistémologique avec la tradition dont la dynamique générale s'articulait autour d'un ordre politique, culture et social statique. La modernité a fragmenté, segmenté et décomposé l'ordre traditionnel conduisant ainsi à des des-ordres, nécessairement concurrents et en interaction constante. Ainsi, la modernité s'inscrit-elle dans une logique de mouvement, de progrès réflexif, de mutation et de déplacement des sphères d'ordonnement de la réalité sociale. Elle annonce l'ère de la liberté, laquelle inaugure une société mobile, où les paramètres descriptifs, analytiques et théoriques possèdent un caractère systématiquement instable faisant de la recherche sociologique une science de l'incertitude, nécessitant une perpétuelle recomposition et redéfinition de son objet.

Or, à en croire les sociologues de la post-modernité, la société ne dérive guère vers un « nouvel ordre social », et ce que l'on nomme rapidement post-modernité s'apparente davantage à une continuité de la logique de la modernité. La logique dynamique du désordre et du changement social demeure au cœur du réinvestissement de la mémoire et de la frénésie commémorative de nature proxémique et qui caractérise si bien la contemporanéité. La revitalisation des communautés émotionnelles, l'émergence d'une « groupalité » fonctionnant sur le mode de l'utopie et s'écartant du processus de rationalité s'inscrivent dans la continuité d'une modernité nécessairement dynamique. L'erreur des post-modernes a été d'associer la raison et le processus de rationalisation à la modernité. Or, comme le rappelle Anthony Giddens, celle-ci est réflexive, et si la raison a semblé remplacer les valeurs traditionnelles et segmenter l'ordre sociétal, la modernité subvertit à son tour la raison. Il devient alors nécessaire de repenser la modernité en prenant en compte l'essor de nouveaux repères et d'une mutation de l'ambiance sociétale, plus subjective, plus effervescente, plus charismatique (PISANIE. 1995). C'est en ce sens qu'Alain Touraine a entrepris une réhabilitation de la modernité (TOURAINÉ, 1992) en cherchant une nouvelle définition et une nouvelle conceptualisation de l'« histoire moderne. » En réintroduisant la subjectivité comme singularité consubstantielle à la modernité, Touraine parvient à échapper à une vision linéaire de l'histoire. Il décrit ainsi la contemporanéité comme une mutation qui participe à la ronde incessante des métempsycozes sociales, typiques de la modernité. Touraine écrit à ce propos : « La modernité a rompu le monde sacré qui était à la fois naturel et divin, transparent à la raison et créé. Elle ne l'a pas remplacé par celui de la raison et de la sécularisation, en renvoyant les fins dernières dans un monde que l'homme ne pourrait plus atteindre; elle a imposé la séparation d'un Sujet descendu du ciel sur terre humanisé, et du monde des objets, manipulés par les techniques. Elle a remplacé l'unité d'un monde créé par la volonté divine, la Raison ou l'Histoire, par la dualité de la rationalisation et de la subjectivisation. » (TOURAINÉ, 1992, p. 15).

Pour une sociologie de la néo-modernité?

Comme le note Alain Touraine, la métamorphose du sociétal n'aboutit pas pour autant à l'avènement d'un nouveau paradigme. La socialité se radicalise, se fragmente et se complexifie, mais le processus au cœur de ces tendances sociales demeure celui du changement, de la mutation et de la pluralité des ordres articulés autour de l'État, organisation totale de domination dont la singularité se détermine encore aujourd'hui par sa capacité d'inclusion obligatoire. La post-modernité est un concept flou, qui loin de permettre la compréhension accentue la confusion sociologique, puisqu'il se crée autour de la notion une nébuleuse de définitions. Aussi, afin de nommer le désenchantement de la raison, et dans une perspective pédagogique, nous proposons l'utilisation du concept théorique et analytique de « néo-modernité ». En effet, plus que l'avènement hypothétique d'un paradigme post-moderne, dont nous avons mis en lumière le caractère profondément équivoque, la « néo-modernité » désigne cette modernité contemporaine, moins rationnelle et plus subjective; elle introduit une mutation notoire dans le processus dominant de la rationalisation, sans pour autant dénaturer la substantialité moderne de notre époque. Le monde néo-moderne est celui de la féminisation de la civilisation et de

l'orientalisation de la société occidentale, dynamique qui dépeignent bien l'investissement de l'émotion, du subjectif et du dépassement de la raison.

Alors que la modernité se caractérise depuis la Renaissance par le triomphe des conceptions rationalistes, l'irradiation de la raison et de la rationalisation dans toutes les sphères sociales, qu'il s'agisse par exemple de l'orbe religion ou de l'orbe étatique, la néo-modernité exprime le caractère transitoire de cette spécificité et son nécessaire dépassement, fruit de constantes mutations, transformations, des tractions et reconstructions de la pensée et des pratiques sociales. Le concept de « néo-modernité » nous permettrait de réintroduire les dynamiques communautaires ou tribales de la contemporanéité au sein même du paradigme moderne. À l'aube du troisième millénaire, le concept de « néo-modernité » atténue le caractère sibyllin, obscur et quasiment thaumaturgique de la nouvelle société. Outre les traits confus du vocable de post-modernité, chacun le définissant à sa guise, la post-modernité sustente et justifie en effet des analyses fantasmagoriques, qui loin d'éclairer et d'assurer la compréhension sociologique du social, fomentent les passions et les conflits d'écoles. Au contraire, l'introduction de la néo-modernité permet d'exercer une fonction analytique plus consensuelle, moins dogmatique et moins propice aux dérives funambulesques.

En intégrant la raison mais aussi l'émotion au sein d'un même paradigme, le recours au vocable de « néo-modernité » nous rappelle que les unités modernes sont par essence labiles et dynamiques. Penser le monde contemporain en termes de néo-modernité permet de mettre en lumière cette particularité essentielle et fondamentale de la modernité, singularité que les sociologues de la post-modernité semblent oublier. Le concept de « néo-modernité » souligne l'inclusion des singularités sociétales de la contemporanéité au sein de la modernité, tout en insistant sur la mutation notoire de notre époque. Ainsi, par cette tentative de théorisation sur le mode wébérien, nous espérons contribuer à susciter la discussion et la réflexion.

Emmanuel PISANI
Deuxième cycle,
Science politique, Université Laval
et à l'agrégation des sciences à l'I.E.P. de Bordeaux.

BIBLIOGRAPHIE

BALANDIER G., *Le dédale*, Pour en finir avec le XXe siècle, Paris Fayard, 1994.

FUKUYAMA F., *La fin de l'histoire et le dernier homme*, Paris, Fayard, 1991.

GIDDENS A., *Les conséquences de la modernité*, Paris, L'Harmattan, 1994.

GUEHENNO J. M., *La fin de ta démocratie*, Paris, 1992.

MAFFESOLI M., *La connaissance ordinaire. Précis de sociologie compréhensive*, Paris, 1985.

PISANI E., « Le renouveau charismatique entre attestation et contestation politique de la modernité : le cas du Québec et de la France », Communication au 23^e congrès international de sociologie des religions, Québec, juin 1995.

SERRES M., *La légende des Anges*, Paris, Gallimard, 1994.

TOURAINÉ A., *Critique de la modernité*, Paris, Fayard, 1992.

VATTIMO G., *La fin de la modernité. Nihilisme et herméneutique dans la culture post-moderne*, Paris, Seuil, 1987.

ZYLBERBERG J., « Nationalisme-Intégration-Dépendance : Introduction dialectique au cas latino-américain », *Revue d'intégration européenne*, 1979 II, no 2, Canada.

ZYLBERBERG J., « Restructurations religieuses et restructurations sociales. Les entreprises du croire dans la post-modernité » in MERCURE D., *La culture en mouvement*, Québec, Presses de l'université Laval, 1992, pp. 93-103.